

# Fragment aus dem Tagebuch des Gabriel Albrecht von Erlach 1739-1802 Freiherr zu Spiez

Autor(en): **Erlach, F.von**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde**

Band (Jahr): **16 (1954)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-242802>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FRAGMENT AUS DEM TAGEBUCH DES  
GABRIEL ALBRECHT VON ERLACH 1739–1802  
FREIHERR ZU SPIEZ<sup>1</sup>

Mitgeteilt von F. v. Erlach

*Histoire de mon Arrestation en 1798*<sup>2</sup>

Le 3 ou le 4 Avril 1798 le Commissaire Ordonateur de l'Armée, Rouhier, qui était logé chez moi, donna un grand diner au General Schauenbourg, a Le Cartier Rapinat, Mangouret, Rhinwal Chef de l'Etat Major, Tinus Adjudant du General, Lauer Adjudant General et plusieurs autres, et entr'autres le Commandant de la Place nommé Neyria. Je fus forcé d'y diner avec ma femme, on nous fit meme l'honneur de placer le Cartier entre nous deux, il était la le principal personnage, étant premier commissaire du Gouvernement. Je ne sais si cela lui deplut, mais je n'ai jamais vu une mine plus refroynée, jamais il n'adressa la parole a personne, quand on lui parlait, il répondait par monosyllabes, poliment cependant. Ce diner me parut bien long, on porta des toasts, Le Cartier porta celle de la destruction de l'Angleterre, Rapinat celle d'un parfait retablissement d'amitié entre les Rep. fr. et Helv., je ne me rapelle pas des autres. Au dessert arriva le General Dordy, qui me quitta le surlendemain a Spiez avec le chef de le 14<sup>er</sup> Muller, tué depuis en Grisons, et quelques officiers d'Hussards. Deux jours apres Mingaud vint diner avec Rouhier, et le lendemain il me fit enlever mes papiers a Spiez. J'étais obligé ainsi que ma femme de diner tous les jours avec Rouhier, et par ce moyen je fournissais une partie de son menage, sans compter tous le linge, Vaisselle, etc. Le 9 Avril il y eut grande manoeuvre et grand diner a Thoune, je n'y fus pas, le soir je fus chez Mingaud à 9 h. a la couronne pour tacher de revoir une partie de mes papiers, car il avait envoyé a Paris ma correspondance avec le Conseil Secret pendant ma Prefecture de Lausanne. Mingaud me reçut fort bien et me dit, qu'il avait un ordre de Paris de m'enlever mes papiers, parce qu'on avait été averti que les archives du Conseil Secret avaient été transportés a Spiez, ce qui était faux, qu'il avait

---

<sup>1</sup> Sohn von Albrecht und der Margaretha, Tochter des Schultheißen Albrecht Friedrich von Erlach. Letzter Freiherr zu Spiez. Landvogt zu Lausanne und Oberbefehlshaber des im Herbst 1792 in Genf einrückenden Bernerkorps. 1798 gingen die Herrschaftsrechte der Freiherrschaft Spiez an den Staat Bern über.

<sup>2</sup> Das Tagebuch ist im Besitz des Archivs der Familie von Erlach. Die Wiedergabe der Episode der Einziehung als Geisel erfolgt in der Orthographie des Originals.

cru devoir envoyer cette correspondance a Paris, et qu'il me rendrait le reste, il ne me parla pas un mot de ce qui devait arriver le lendemain.

Je revins chez moi, je trouvai Rouhier de retour de Thoune et un peu gris, alors il lui échappa, qu'on avait fait la liste des otages, que j'étais du nombre, je lui demandai si c'était pour toute de suite, et si on ne nous donnerait pas quelques jours pour faire nos arrangements. Il me répondit oh oui, on vous donnera plusieurs jours, et cela ne se fera que mercredi ou jeudi; il était alors lundi lendemain de paques. Sur cette assurance je fus me coucher tranquillement et n'en dis rien a ma femme pour ne pas l'inquieter, je comptais si bien sur cette assurance que le lendemain m'étant habillé comme a l'ordinaire, on vient me dire Mme de Blonay était morte, sur quoi je m'habillai en deuil, je gardai toujours le secret vis a vis de ma femme, et je ne fis aucun préparatif pour ne pas le trahir, comptant avoir toujours le temps de le faire. Je ne pris pas meme d'argent dans ma poche et fus a mes affaires ordinaires, aux deux Hopitaux, a la Plateforme ect comme s'il ne me devait rien arriver. Ce jour le 10 Avril Rouhier donna encore un grand diner d'hommes et de femmes, il savait bien que je serai arrêté et emmené le même jour, car au dessert, touché peut etre par l'air de securité que nous avaient ma femme et moi, il me tendit son verre et me dit d'un air touché buvons a nous deux M. d'Erlach.

Il avait a ce diner le Payeur de l'Armée nommé Mombach, je ne sais s'il était dans le secret, mais il ne temoigna beaucoup d'amitié, apres diner nous fumes nous mettre a une fenetre du salon, il me parla tres bien, me dit, que quoiqu'il arrivat, il ne fallait opposer aucune resistance a rien, que c'était un torrent qu'il fallait laisser aller, que le bien viendrait tot ou tard apres le mal ect. Comme nous etion a causer ensemble dans l'embrassure de cette fenetre, on vient de me dire qu'un officier demandait a me parler, je sorti et trouvai un officier francais sur l'escalier, qui me demandait fort poliment si j'avais diné, sur ma reponse affirmative, il me dit, le Commandant de la Place vous prie de passer chez lui. Je pensai si peu a ce qui allait arriver, que je voulu le suivre sans chapeau, il m'observa que je n'avais point chapeau et me dit de l'aller chercher. J'entrai dans ma chambre et toujours preoccupé de l'idée, qu'on nous donnerait quelques jours, je ne songeai pas a prendre autre chose. Je suivis donc mon officier. Arrivé chez Neyria qui logeait dans la maison de Frisching de Rumligue j'y trouvai l'Avoyer de Mulinen, le col. de Tscharner, le cons. Manuel. le cons. de Diesbach, le Ballif Brouner, ainsi un moment apres arriverent le cons. Wurstemberger, et Watteville de Belp. Pendant ce temps j'entendis arriver de la troupe a cheval et je vis devant la porte 2 carosses, 25 Hussards et une foule immense de peuple. Alors Neyria nous lut l'ordre de nous arreter et conduire sur le champ a Huningue, il y avait encore sur la liste Bonstetten de Nyon, qui était en Dannemark, le Baronet Fischer, qui était a sa Campagne, Diesbach de Carrouge, qui était encore a Frienisberg, et Gross, qui était encore a Koenigs-

felden. Nous priames Neyria, qui paraissait peiné de tout cela de nous donner une heure pour arranger nos affaires, ou seulement le temps aller chez nous faire nos paquets et revenir, je lui dis même, que je ne serais pas absent longtemps je demeure tout près, he je le sais bien, répondit il, puisque j'ai dîné chez vous il y a quelques jours, je ne puis vous l'accorder, mais je vais le demander au General, il envoya en effet demander une heure de delay au General, qui demeurait au Faucon. La réponse de celui-ci fut, *pas une minute*. Je dois rendre justice à Neyria, il parut affligé de cette réponse, et il rendit ensuite à ma femme tous les services qui dépendirent de lui.

Sur cette réponse du General il fallut partir, il y avait devant la maison et à la Creuzgass une foule immense, je montai dans le second carrosse avec le Cons. Wurstemberger, le Ballif Brouner et Watteville. Neyria m'avait permis d'écrire un mot à ma femme, qu'il lui fit porter toute de suite par un officier, Antoine, mon laquais, avait eu le temps de venir me demander la clef de ma chambre, je lui dis de tâcher de me joindre le plutôt possible, car je n'avais que six livres dans ma poche et pas même un bonnet de nuit. Hors de la porte de la ville je vis le fils du General May parmi la foule, je l'appelai et lui donnai une commission pour ma femme. Dans le Grauholz nous croisâmes mon cousin Charles de Watteville, qui avait été blessé et prisonnier de guerre et revint.

Nous arrivâmes à Soleure vers 10 h. On nous fit attendre longtemps dans la rue, enfin on nous mena à la Tour rouge, où nous soupâmes vers minuit, ensuite je me couchai dans la même chambre avec le cons. de Diesbach. Mrs. l'Avoyer de Mulinen et Wurstemberger ne se couchèrent point, au moment où ils voulaient se mettre au lit, le lieutenant de Hussard, commandant de l'escorte et son Marechal de Logis vinrent se mettre sur des chaises auprès du feu.

Le 11 Avril je fus agréablement surpris à mon réveil de voir entrer Antoine dans ma chambre à 6 h. du matin. Rouhierre lui avait donné un passeport, il avait trouvé ma carrosse, s'était mis dedans avec deux autres domestiques de mes camarades, et m'apportait un paquet de linge. Nous partîmes entre 7 et 8 h. À un lieu de Soleure nous dépassâmes une 20<sup>me</sup> de pièces de canon de Berne et de Fribourg qu'on menait à Huningue. À Balstal nous croisâmes deux otages de Soleure qui avaient été libérés et qui revenaient. Nous dînâmes à Waldenbourg, dont nous vîmes en passant le château incendié et ruiné depuis la révolution. L'hôte était un vieux bon homme, qui nous reçut fort bien, nous dînâmes dans une chambre à rez de chaussée, le Lieutenant, le Marechal du Logis et un autre sous Ofc. des Hussards dînèrent à notre table, il y en avait une autre dans la même chambre, où dînèrent nos domestiques, quelques Guides de l'Armée et un officier Balois révolutionnaire qui ferait fort important, à une troisième table étaient deux paysans qui ne disaient rien. Les chevaux de nos Hussards, qui avaient manœuvré lundi tout le jour à Thoune, et en étaient venus mardi matin pour

nous escorter, étaient trop fatigués pour pouvoir aller plus loin que Liestal, il faisait une forte brise et les hussards furent fort incommodés de la poussière. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Liestal il y avait un drapeau rouge noir et blanc à la maison Commune. Je trouvai à l'auberge un sommelier, qui m'avait servi 18 mois auparavant à Zürich, lorsque j'y étais député, il leva les yeux au ciel et me dit, grand Dieu quel changement! Je couchai dans la même chambre avec Mrs. de Watteville et Brouner.

Lundi 12 Avril nous partîmes de bonne heure; j'ai oublié de dire que le Lieutenant d'Hussards avait fait loger et nourrir ses Hussards par billets, quoique la municipalité fait quelque résistance, cette attention de sa part nous épargna beaucoup d'argent, comme je n'en avais point Watteville paya pour moi sur toute la route. En arrivant à la porte de Bale, nous prîmes à gauche et fîmes le tour de toute la ville jusqu'au Rhin en longeant les fortifications; nombre de Balois vinrent hors des portes pour nous voir. Un peu après 10 h. nous arrivâmes à Huningue et on nous mena droit chez le Commandant; c'était un Septuagénaire ci devant noble, bon et excellent homme, il s'appelait Baille, il n'était point prevenu de notre arrivée, l'ordre du Lieutenant portait simplement de nous conduire à Huningue, de sorte que le bon homme fut un peu embarrassé et nous dit, si je ne sais pas en quelle qualité vous êtes ici, si vous êtes Prisonniers de Guerre, Prisonniers d'Etat, ou Otages, si je dois vous mettre en prison ou non, en attendant je presumerai le plus favorable, et je vous donnerai la Ville pour prison sur votre parole d'honneur que vous me donnerez demain par écrit. Nous lui répondîmes, que nous n'ignorions nous même pour quoi on nous avait arrêtés, que nous ne nous sentions comptables de rien, et que nous croyons qu'en effet nous étions otages, parceque le passeport de mon domestique portait, allant joindre son maître détenu comme otage à Huningue. Le lendemain nous donnâmes notre parole d'honneur par écrit de ne pas sortir de la ville sans permission ect. Le bon Commandant a toujours eu pour nous toute sorte d'attention, il nous a mené promener plusieurs fois. Il était très pauvre, n'avait pour tout appointement que 1800 Fr., pour tout domestique une vieille servante et il mangeait chez le Chirurgien de l'hôpital à qui il payait pension.

Nous trouvâmes à Huningue les otages de Soleure, Mr le Cons. Brouner, les Cons. Arregger, Grimm, Glutz, Surbeck, qui venait d'être Balif à Thierstein, Settiz, François de Roll, et le jeune de Besenval. Nous nous mîmes à l'auberge avec eux et nous cherchâmes des logements, j'en trouvai un fort mauvais chez un boulanger. Mrs de Soleure nos firent beaucoup d'amitié et nous redirent tous les services qui dépendaient d'eux. J'avais été en garnison dans ce petit trou, mais en 1763 et heureusement seulement un mois, de sorte que je ne connaissais plus personne. M. de Roll me mena chez une femme fort aimable, Mme Blanchard, où il allait tous les jours faire une partie de Bretan, chez la femme du Major ou Adjudant de Place nommé Rocquemont, chez la femme de l'ingénieur dont j'ai oublié le nom. Il nous était défendu

d'aller sur le rempart, et nous prevoyons une triste vie par divers nous. La Place d'Armes etait garnie de canons de Berne, Fribourg et Soleure. L'arsenal etait brulé, les casernes etaient encore remplies de Peste et etayées comme lors du bombardement, et plusieurs maisons a demi brulées presantaient un triste et affreux spectacle. Le meme soir 2 Guides amenerent Diesbach de Carouge, on l'avait pris a Frienisberg. Mr. de Tscharner ne fut amené que le 16 au matin, il avait passé 24 h. en prison a Soleure.

Le 14 Avril le Capitaine Studer arriva de Berne et apporta la liberté a Mr. le Ballif Brouner, qui partit tout de suit apres diner. Ce jour la arriva aussi M. de Mulinen, qui venait faire une visite a son pere, et qui resta 2 ou 3 jours. Nous enviames bien le sort de M. Brouner. Nous avions le derangement d'avoir deux Jacobins enragés a notre table, l'un etait un officier de santé, qui ensuite a été longtemps a Berne, et y est encore dans ce moment, l'autre etait un intrigant dont j'ai oublié le nom, qui cherchait une place, il etait encore a Berne dans le temps que Brune y etait, ensuite Rouhiere l'avait chassé et il etait venu a Huningue pour de busquer M. Brespond, ce qui heureusement ne reussit pas.

Le Commandant me raconta un jour, de quoi qu'il ne but jamais de vin, il avait été denoncé comme ivrogne par quelquun qui avait envie d'etre Commandant, et qu'il avait fallu 3 mois et toutes les peines du monde pour se justifier quoi qu'il fut notice qu'il ne buvait jamais ni vin ni liqueures. Je m'en rappela en l'occasion de l'intrigant dont je vien de parler, qui nous dit un jour a table qu'il etait bien extraordinaire qu'on confie le Commandement d'une Place frontiere a un Cidevant.

La denomination dont je viens de parler avait laissé dans l'ame du bon Commandant une empreinte de terreur dont les Soloriens se trouvent mal. Il reçut un ordre de faire mener a Strasbourg Arregger, Grimm, Gluz, Surbeck et Settiz. Il etait bien sur qu'ils ne lui echapperaient pas, et qu'il pouvait sans danger leur permettre de diner comme a l'ordinaire avec nous et de faire leurs paquets chez eux, cependant il les fit mettre sur le champ en arrestation dans une chambre du Gouvernement avec une sentinelle a la porte, il adoucit a la verité cet acte de vigueur tant qu'il put, il leur dit qu'il en etait bien faché, mais qu'il etait entouré de malviellans, il poussa meme la complaisance jusqu'a leur porter lui meme des choses dont ils avaient besoin; car Mrs. crurent que Roquemont lui avait inspiré cette severité, nous pumes cependant les aller voir partir et prendre congé d'eux, ils dinerent entr'eux et partirent a 3 h. dans une caleche a 6 places, avec un Capitaine de Garnison pour escorte. Le 15 Avril je changeai de logement et en pris um tres joli chez un negociant qui avait été obligé de rebatir sa maison a neuf. Le 16 j'appris a mon reveil, qu'il etait arrivé un ordre de nous envoyer a Strasbourg, j'en benis le ciel, mais quelques uns de mes camerades, comme l'Avoyer, Tscharner, Diesbach et Manuel en furent fachés. Il etait dit dans l'ordre de nous traiter avec egards, cela mit le Commandant

a son aise et il nous laissa faire librement nos arrangements de depart pour le lendemain. Nous fimes venir 4 carosses de Bale, qui nous payons tres cher. Diesbach avait le sien dans le voisinage, il le fit chercher. Dr. et Mme Bremont me donnerent de bons conseils pour Strasbourg dont le gros des habitants passaient pour etre fort mauvais.

Mardi 17 Avril nous partimes en 5 carosses, le Commandant vint encore nous dire adieu au moment ou nous y montions, ainsi que Roll, Brouner et Besenval qui restaient. Il nous avait donné pour escorte un Capitaine et un Lieutenant de Guides. Il y en avait au moins un de trop. Je montai dans le 1<sup>er</sup> carosse avec le Cons. de Diesbach, le Capitaine des Grenadiers et mon domestique Antoine. Ce Capitaine s'appellait Conte, il avait été soldat dans un Regt. de Ligne sous le roi, son pere avait été garde chasse, je ne sais plus de quel Grand Seigneur, et soit pour se faire valoir, soit verité, cet homme paraissait savoir conservé de l'attachement pour son ancien maitre. Il fut toujours fort honnête avec nous, quoique son ton fut tres enuyeux, il nous proposa en chemin de se charger de conclure les marchés dans les auberges pretendant qu'on lui demanderait moins qu'a nous, nous crumes nous apercevoir qu'il profitait pour nous ferrer la mule. Son Lieutenant avait été soldat au Gardes françaises et en avait bien le ton. Au sortir de la ville nous vimes un parc d'artillerie immense provenant des arsenaux de la Suisse. Nous dinames a Homburg, les cabarets sur cette route sont tres manuvais, et nous fumes tres mal jusqu'a Strasbourg. Nous vimes sur cette route plusieurs chateaux ruinés depuis la revolution, et la misere se montrait partout. Le soir nous traversames le Neuf Breisach, et fumes coucher a Piersenheim, ou nous fumes fort mal et partagés en deux auberges, Carouge eut une couverte de lit de damas rouge toute ensanglantée, le maitre avait apparemment été massacré dans son lit.

Le 18 nous dinames dans un village a Sesenheim a 4 lieux de Strasbourg, vis a vis d'un beau chateau tout devasté, qui avait appartenu a Berchstatt emigré. A 5 h. nous arrivames a Strasbourg, nous entrames par la porte des Bouchers, nous demandames a l'officier de garde ou logeait le General Ste Susanne, a qui notre capitaine devait nous remettre. L'officier ni aucun soldat de sa garde n'en savait rien, nous primes le parti d'aller tout droit, en demandant toujours, personne ne le savait, enfin nous arrivames a la Place d'Armes et nous nous rendimes a la Maison Rouge, ou nous fumes entourés d'une foule immense, la maitresse de la maison nous donna un sommelier qui nous conduisit dans la rue ou demeurait le General. Nous ne le trouvons pas chez lui, mais nous fumes reçus fort honnetment sur l'escalier par un Adjudant General qui nous dit, que le General etait sorti et avait laissé l'ordre de nous mener a la Citadelle, ce qui nous capotira beaucoup, car nous esperons etre en ville et libres sur notre parole comme a Huningue, Un jeune officier de dragons tres poli pris la place du capitaine qui nous avait amené, et nous conduisit a la Citadelle, ou il nous remit au Commandant. En chemin

nous rencontrames les otages de Soleure, qui avaient ete aussi mis a la Citadelle, et qui venaient d'obtenir la permission d'aller en ville. On nous fait esperer que nous l'aurions aussi dans quelques jours.

Le Commandant de la Citadelle s'appelait Maquillet, il avait servi autrefois dans Chateaufvieux, il etait vieux et malade, il nous reçut fort bien et nous conseilla de presenter des le lendemain une petition au General pour obtenir la permission d'aller en ville, vu que d'ailleurs nous ne pourrions pas nous arranger a la Citadelle faute de logement.

Nous cherchames en attendant a nous arranger de notre mieux, nous primes une auberge la seule qui y etait, nous fumes assez bien pour le manger, j'y pris une mauvaise petite chambre, qui etait remplie de punaises. Il fallait encore donner 3 Louis au capitaine Comte et a son Lieutenant pour retourner a Huningue.

Lundi 19 Avril, nous promenames le matin sur le rempart qui est fort agreable, nous vimes pour la premiere fois le telegraphe placé sur la cathedrale, dans la matinée nous eumes la visite de Mme de Cohorn, accompagnée de l'officier Dragon qui nous avait amené la veille, cette bonne dame nous fit mille amitiés, et nous rendit de veritables services ainsi que son fils, nous avions envoye une petition au General pour sortir de la Citadelle, et elle sollicita fortement en notre faveur et ne contribua pas peu a nous faire obtenir cette faveur. Pendant le diner les juifs Godschau vinrent voir M. de Mulinen. A 5 h. du soir comme je me promenais sur le rempart le baronet Fischer vint m'appeller pour me dire que le General avait accordé la permission aux 5 les plus agés d'entre nous d'aller loger en ville, sur cette bonne nouvelle nous nous hatames de faire nos paquets et nous partimes tout de suite, Mr. de Mulinen, Manuel, Fischer, Tscharner et moi, avec bien des regrets cependant de laisser nos camarades en arriere, apres avoir pris congé du Commandant Maquillet qui nous fit conduire par une ordonnance a l'Aubette, ou nous trouvames l'Adjudant de Place Chapuis, qui nous reçut fort bien, il avait un bras de moins, et avait servi autrefois dans un Regt. Suisse comme soldat ou musicien, je n'ai jamais pu bien apprendre en quelle qualité, il etait zelé republicain et assez dur. Il nous traita cependant fort bien, il nous dit que nous avions obtenu la permission de demeurer en ville a condition d'avoir un planton devant notre porte et de ne pas sortir de chez nous sans etre accompagnés de ce planton, ou si nous voulions sortir de demander une ordonnance a l'Aubette, c'était restreindre furieusement notre liberté, mais comme Mrs de Soleure etaient traités de meme, que nous ne connaissions pas encore quelle terrible geneon nous imposait, et que nous ne sentions que le plaisir d'etre hors de la Citadelle, nous nous rendimes fort content a la maison Rouge, grande auberge située sur la Place d'Armes, ou nous fumes tres bien pour le logement et la table, mais fort cherement.

Le 20 Avril nous allames chez le General de Division, il nous reçut fort bien et fort poliment, c'était un homme de 40 ans, cidevant noble, qui avait



une excellente reputation du coté de l'honneteté et de la bonté, ainsi etait il adoré dans la ville et cheri des troupes, mais sa qualité de cidevant noble, le rendait exessivement prudent, citronspect et meme timide, et c'est a cela que nous devons attribuer la difficulté que nos camarades ont eu par la suite d'obtenir la permission de s'établir aussi en ville, et celle que nous avons eu d'obtenir, d'être delivrés du planton. Il etait garçon, vivait tres retiré, et ne voyait absolument personne que des militaires. Le matin on le trouvait toujours en robe de chambre jusqu'a midi et sans etre peigné. Il montait a cheval presque tous les soirs, la plupart du temps seul.

De la nous fumes chez le General Pachtod, General de Brigade, Commandant de la ville, Savoyard de naissance des environs de Geneve, c'était aussi un homme de 40 ans d'une figure agreable ainsi que St Susanne, aimant le jeu et les filles, bon vivant, il nous reçut aussi tres bien, je ne l'ai aussi jamais vu chez lui autrement qu'en deshabillé, et souvent jouant du violon. De la nous fumes chez l'Adjudant Chapuis, qui logeait au Pavillon, que nous ne trouvons pas. Je reçus ce jour la la premiere lettre de ma femme, celle me fut apportée par le meme officier de Dragons, que nous avons deja vus, il se servit de cette occasion pour nous recommander une extreme prudence et la plus grande circonspection dans nos propos. Cet aimable jeune homme revint quelques fois et me tint toujours les memes discours. Quelques jours apres arriva de Berne Aneth qui je connaissais, il etait entrepreneur des vivres, je l'avais vu chez Rouhiere, il me remis 50 Louis en or, ma montre et des effets que ma femme m'envoyait, il me fit beaucoup d'amitiés et me donna une lettre pour Mr. Frank, qui etait la meilleure maison de Strasbourg, et ou j'ai depuis passé des moments fort agreables.

Nous avons eté un peu genés a Huningue pour les lettres, il fallait remettre toutes celles que nous ecrivions, ouvertes au Commandant, a la verité il ne les lisait, mais il ne tenait qu'a lui, il les cachetait et les ferait partir; celles que nous recevions venirent aussi par son canal. Le General Pathod ne voulut rien de tout cela et nous dit que nous pouvions ecrire et faire venir nos lettres comme nous voulions, au moyen dequoi nous nous servions de nos banquiers.

Dimanche 22 Avril je fus a la comédie, on donna un opera, mon ordonance ne me quitta pas plus que mon ombre, et il fallut payer pour elle. Depuis lors il n'y eut plus de spectacle pendant un mois, au bout du quel temps il recommença. Mais il existait un autre au Theatre Allemand, qu'on appelait le Theatre Bienfésance, c'étaient des particuliers qui etaient acteurs, la troupe n'était pas mauvaise, l'orchestre composé d'amateurs tres bon, on payait a la porte un tiers de moins qu'en Theatre National, la rendite etait pour les pauvres, on jouait ordinairement une fois, quelque fois deux fois la semaine, ce spectacle etait beaucoup plus suivi que l'autre, qui etait presque toujours desert. J'allais regulierement a l'un ou l'autre, Mr. de Mulinen, Manuel et Tscharner ny on jamais mis les pieds par economie. Peu a peu

je fis des connaissances, un de nos premiers soins fut d'aller remercier Mme de Cohorn; depuis j'allais souvent chez elle, j'allais souvent chez Mr. Franck, ou j'ai diné plusieurs fois, je voyais aussi souvent Mr. et Mme Turkheim, qui sont d'excellentes personnes, nous avons aussi tous diné une fois chez le banquier Wachter, a qui nous avons tous été recommandés par Mr. Hartmann, d'ici negociant. J'ai aussi fait connaissance avec le professeur Koch, qui a été membre de la premiere Assemblée National, avec le professeur Herman, qui avait un beau cabinet d'Histoire Naturelle, avec le professeur Hafner, homme bien respectable, qui m'a été d'une grande ressource par sa bibliotheque. J'ai visité successivement le Jardin Botanique, excessivement negligé depuis la revolution, l'Hopital General ruiné par la perte des dimes, mais qui entraînait cependant encore plus de 900 personnes, sans compter les foux et les veneriens; la Bibliotheque Publique; le Cabinet de Medailles et d'Antiques; le Mausolée du Marechal de Saxe, qui a été conservé parce qu'on avait fait de l'église S. Thomas un magasin de fourage; la tour ou nous avons monté une fois. J'allais quelque fois a l'église reformée, ou prechait un Balois nommé Peterson, grand revolutionnaire, mais beaucoup plus souvent a l'église lutherienne de S. Nicolas, ou prechait mon ami le professeur Haffner excellent predicateur, le culte lutherien ou il y a beaucoup de chant, me plait mieux que le notre, cette eglise etait comme une assemblée d'anges, toutes les jolies personnes de Strasbourg y etaient, et leur musique etait delicieuse. Les lutheriennes sont vetues aujourd'hui a la française d'apres un ordre de S. Just, et il me semble qu'elles n'y ont rien perdu.

J'avais été en garnison a Strasbourg en 1762, je n'y connus plus personne, tous ceux que j'avais vu alors etaient morts, guillotines ou emigrés. J'y trouvais cependant un de mes anciens camarades, Brouner du canton de Zürich, officier retiré, jadis Aide Major au Regt., ce brave homme me fit bien des amitiés. J'eus aussi la visite d'un de mes anciens domestiques, nommé Andrés Schamber, il avait été maltraité et ruiné d'autant plus qu'il etait catholique, il commençait a se remettre, mais il etait encore bien terrorisé. En general c'est incroyable comme tout le monde l'etait encore, au reste tout etait rempli d'espions. J'ai aussi été une fois au Tribunal Civil, mais j'en ai été si ennuyé, que je n'ai pas voulu en voir autres. Quelle difference de Strasbourg en 1762 ou en 1798. Pendant tout mon sejour je n'ai pas vu trois carrosses, les gens les plus riches n'avaient qu'un cabriolet a un cheval, presque nulle part des domestiques; tout etait rempli de boutiques et de marchands, et il n'y avait point d'acheteurs. Toutes les belles maisons etaient entre les mains des juifs ou des fabriques de tabac. A l'ancien Gouvernement etait le Tribunal Civil et le Tribunal Criminal. L'hotel du Grand Preodt appartenait a un juif. L'Eveché etait la Maison de la Municipalité. A l'hotel de Darmstatt etait le Tribunal Militaire, l'Hotel de Deux Ponts etait occupé par un restaurateur, la misere etait partout, et l'abondance nulle part qu'aux marchés aux herbes. Au Fischmarkt on voyait un vide entre deux

maisons etayées par des poutres, provenant de la demolition d'une jolie maison parce que le propriétaire avait fait deux prix differents en assignats et en argent, la maison fut demolie a l'instant et n'a pas été rebatie. Les prisons etaient toujours remplis on me dit qu'il y avait toujours entre 4500 et 4800 prisonniers. Il est vrai que tous les jours il en decampait sans quoi il se serait accumulés a un nombre prodigieux. On laissait les gens en prison plusieurs mois avant de les juger, et lorsqu'ils l'étaient, ils y restaient encore 15 ou 18 mois, surtout ceux condamnés a la deportation. Tout les vendredi on dressait devant notre maison et devant l'arbre de liberté qui était droit devant mes fenetres, un petit echaffaudage avec des poteaux, qui avait chacun 2 ecriteaux et puis on attachait a chaque poteau 2 personnes, homme ou femme, dont les noms et les delits etaient marqués sur les ecriteaux, ces miserables y restaient ordinairement 3 et 4 h. exposés a la curiosité du peuple. Les casernes etaient nues, toutes les fournitures en avaient été enlevées, vendues et volées, presque partout les vitres y etaient brisées, les soldats couchaient sur de la vieille paille de l'année passée, ceux qui avaient dequoi louaient des draps et des couvertes. Aussi Strasbourg était réputé mauvaise garnison pour le soldat, d'autant plus qu'il ferait cher vivre, et que le vin était a un prix exclusif. Nous accordames avec notre hote pour la nourriture de notre planton et son lit a 5 Lvrs. par jour. Les environs se ressentaient aussi du temps de la terreur et de la guerre, toutes les avenues etaient coupée, toutes les maison de jardin etaient abatues a 500 toises au tour de la place, le contade avait été rasé. La Robertsau seule restait encore. Les fortifications etaient dégradées, quoique moins qu'a Huningue; l'Intendance, qu'occupait le Departement, tombait en ruines. Un grand morceau du rempart interieur qui servait de promenade, s'était eboulé il y avait 4 ans et n'avait pas été retabli. On ne voyait partout que caffés, bouchons et brasseries de biere. Hotel de Klinglin appartenait a un charpentier. Toutes les eglises catholiques etaient fermées, en revanche il y avait 9 synagogues. La Cathedrale était depouillée, toutes les statues et ornemens mutilés et brisés.

J'avais écrit ceci et mon intention était de continuer et d'achever ce recit, lorsque je fus arrêté et deporté une sesonde fois, le 9 Avril 1799 a 10 h. du soir par Bigarel capitaine dans la 14<sup>e</sup> legere et Commandant de Place, accompagné du Chef de la Brigade Turtaz et de l'agent Tschiffeli.